

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA GAZETTE

DES

Familles Canadiennes

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 2. QUEBEC, 31 OCTOBRE 1870. No. 2.

RÉDACTEUR: L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Sixième entretien sur la famille—Les bons enfants—Petit Joseph—Petit François-Xavier—La petite Anne—Chronique—Agriculture—Recettes—Feuilleton—Annonce—Conditions.

Sixième entretien sur la famille.

L'HOMME ET LA FEMME, LEURS PRÉROGATIVES, LEURS OBLIGATIONS
COMME CHEFS DE LA FAMILLE.

(Suite et fin).

Pour qu'un ménage soit heureux, il faut que tous les rapports de l'homme et de la femme, à chaque instant de leur existence, soient fondés sur la charité. Voilà pour eux le seul secret du bonheur; la paix domestique est à ce prix-là.

Sans la charité, les dissensions les plus acrimonieuses, les soupçons les plus injurieux, les insultes les plus outrageantes empoisonnent toute leur existence, et tout ce qui devrait être le fruit délicieux d'une sainte union, se change, pour eux, en amertume.

En effet, comment expliquer le changement qui

s'opère dans tant de ménages ? Voilà des jeunes gens qui se sont juré aux pieds des saints autels un amour éternel, un attachement inviolable ; pendant les premiers jours, les premiers mois, les premières années, ils ne voient l'un dans l'autre que des qualités, que de nouveaux motifs de resserrer, de plus en plus, les liens qui les unissent. Il leur semble même qu'il est impossible qu'il en soit jamais autrement. L'époux est un ange, aux yeux de sa femme, il est la perfection même ; l'épouse est un être céleste, elle est toute belle aux yeux de son mari ; ils ne cessent de se rendre l'un à l'autre les témoignages les plus flatteurs ; ils sont prêts à tout souffrir, pour faire le bonheur de leur chère moitié. Quel beau spectacle ! Comme les jours s'écoulent vite ! comme la vie est douce !

Mais voilà un changement qui s'opère peu à peu. La beauté disparaît tous les jours, les charmes diminuent, les qualités se changent en défauts ; on commence à se supporter avec peine, on se voit avec indifférence d'abord, ensuite on se regarde avec un œil sévère, on s'adresse des paroles dures, offensantes ; enfin, les anges sont devenus des démons, les charges de ménage sont insupportables, l'enfer est entre les deux époux. Encore une fois, comment expliquer ce changement si complet ? Ou la charité n'existait pas dans ces cœurs, au moment de leur union, et une affection toute charnelle dictait seule ces témoignages d'amitié, ou cette charité s'est éteinte par l'abus des grâces.

Un philosophe chrétien a donné, il y a de cela déjà longtemps, un avis que les jeunes gens qui se préparent au mariage et les époux devraient avoir sans cesse présent à la mémoire et suivre avec la plus scrupuleuse exactitude. Le voici : jeunes gens, " avant de vous marier, *ouvrez bien les yeux et*

“ examinez attentivement les défauts de la personne
“ à laquelle vous vous proposez de vous unir pour
“ toute votre vie, afin de les connaître à temps, et
“ de faire un pas en arrière, pendant que vous le
“ pouvez encore ; mais lorsque vous serez mariés,
“ oh ! alors, c’est une autre affaire ; du premier
“ moment jusqu’au dernier, *tenez vos deux yeux*
“ *bien fermés* sur les défauts de la personne que
“ vous avez épousée.”

Est-ce ce que l’on fait, le plus souvent ? Oh ! non, au contraire, avant le mariage, on tient les yeux hermétiquement et obstinément fermés ; mais après le mariage, on tient toujours les yeux tout grands ouverts. C’est de là que les déceptions arrivent, que les colères suivent avec les disputes et la guerre. C’est encore pour n’avoir pas suivi cet avis, que l’on voit la charité faire place à la haine et à la discorde.

Nous avons dit que la charité doit présider à tous les rapports domestiques ; nous ajoutons que la femme surtout, doit être un ange de charité, de bienveillance et de douceur. Si elle a ces qualités et ces vertus ; elle fera des prodiges ; elle sera toute puissante auprès de son mari, et fut-il un homme rempli de défauts et de vices, fut-il emporté, jureur, ivrogne, etc., elle en fera un saint. Ste. Monique et tant d’autres saintes femmes sont là pour nous dire l’influence extraordinaire et sans bornes de l’épouse sage et vertueuse.

La femme tient donc le sort du ménage entre ses mains, la paix et l’union y règneront par elle, et elle les ramènera aussi souvent qu’elle le voudra, si elle marche sur les traces de la femme forte de l’évangile.

Quant à l’homme, il a la force physique en partage, il peut inspirer de la crainte, de la frayeur,

mais rarement il arrivera à égaler la femme, quant à la force morale. Cependant on a vu des hommes d'une telle prudence, d'un tact si délicat, qu'ils prenaient sur leur épouse un ascendant irrésistible et parvenaient à transformer en elle le caractère le plus acariâtre. Puissent-ils devenir, de jour en jour, plus nombreux, ces hommes, car aujourd'hui le nombre de jeunes personnes qui entrent en ménage, sans les qualités requises, va toujours croissant.

Les femmes ne doivent pas oublier que la maison de leur mari est un sanctuaire où tout doit demeurer dans le plus profond secret, qu'il ne leur est jamais permis de faire connaître au dehors les torts ou les défauts de leur mari. Ah ! combien de fois la paix des ménages n'a-t-elle pas été troublée par l'indiscrétion des femmes ! Que de malheureuses épouses se hâtent d'aller raconter à leurs voisines les difficultés qui s'élèvent entre elles et leurs maris ! Et, par suite, quelle source de désordres, dans la famille ! La voisine court raconter ailleurs ce qu'elle vient d'apprendre, cette nouvelle passe de maison en maison, arrive à la famille du mari et de là au mari lui-même. Alors voyez-le arriver auprès de sa femme, comme son visage est sévère, comme son ton est brusque ! Et quels reproches ils s'adressent mutuellement ! Après cette scène désagréable, peut-on supposer que la confiance règnera encore entre eux. Oh ! non, le mari se défiera, son estime pour sa femme en sera d'autant diminué, et la paix fera place à toutes sortes de chagrins.

Qu'ils étaient bien différents ces époux que nous avons connus dans un âge très avancé et qui avaient toujours vécu dans l'union la plus intime. Le jour où ils s'approchèrent de l'autel pour renouveler leur mariage, après cinquante ans d'union, le bon vieux, nous disait en présence de sa vieille : Mon-

sieur, nous voilà vieux l'un et l'autre ; j'ai soixante-quinze, ma femme en a soixante-quatorze ; il y a cinquante ans que nous vivons ensemble, et cependant je puis vous assurer que nous n'avons jamais en un mot désagréable. Notre affection n'a fait que s'accroître de jour en jour et aujourd'hui, nous nous aimons plus que jamais. Tous les jours nous prions ensemble pour demander la grâce de mourir le même jour, car nous aurions trop de peine de nous séparer.

Deux ans après, le même jour, la même fosse recevait les restes de ces époux modèles.

Les bons enfants.

Rien n'est important, dans la famille, comme la bonne éducation des enfants. Une génération, qui pourrait se vanter d'élever tous ses enfants chrétiennement, pourrait être assurée d'être suivie d'une génération de saints, dont tous les membres donneraient le spectacle admirable de la charité, de l'union, de l'esprit de sacrifice, enfin de toutes les vertus. Cette génération ferait descendre le ciel sur la terre.

C'est dans le but de contribuer, suivant nos faibles forces, à la bonne éducation des enfants de nos jours que nous allons mettre sous leurs yeux les exemples les plus capables de toucher leurs jeunes cœurs, et de les engager à aimer les auteurs de leurs jours et à se sacrifier pour eux dans l'occasion.

Nous prions les parents, dans leur intérêt, d'engager leurs jeunes enfants à lire ces faits avec une grande attention.

Le petit Joseph.

Un pauvre ouvrier, nommé Pierre, avait cinq enfants dont le plus âgé comptait à peine huit ans. Les vivres étaient tellement chers que le pauvre Pierre, malgré son travail constant, pouvait à peine se procurer un morceau de pain pour ses enfants et pour lui.

Un jour l'aîné de ses enfants, qui se nommait Joseph, ne voulut accepter qu'un quart de sa part, c'est-à-dire, tout juste ce qu'il fallait, pour ne pas mourir de faim. Mon père, dit-il, mangez le reste ou partagez-le entre mes petits frères.

Le père.—Tu es malade, mon pauvre enfant. Qu'as tu ?

Joseph.—Oh ! ce n'est rien.

Le lendemain, Pierre voyant son fils persister dans sa résolution, alla prier un médecin de venir visiter son enfant malade. Le médecin compatissant et bon se rendit aussitôt auprès de Joseph, et lui ayant tâté le pouls, ne trouva d'autres symptômes de maladie qu'une grande faiblesse. “ Monsieur, dit le pauvre Joseph, ne m'ordonnez aucun remède, car je ne puis rien prendre.” “ Tu ne veux rien prendre, mon petit ami, et pourquoi ? ”

Joseph.—“ Oh ! ne me demandez pas pourquoi, je ne le dirai jamais.”

Le médecin.—“ Allons, je ne veux pas te forcer à me dire ton secret ; mais je demanderai à ton père, ce que signifie cette obstination.”

Joseph.—“ De grâce, Monsieur, ne dites rien à mon père ; je préfère tout vous avouer.” Et il continue en ces termes : “ Si vous saviez, Monsieur le docteur ! Mon pauvre père a bien de la peine à gagner un peu de pain. J'éprouve un chagrin affreux, quand je vois mes jeunes frères souffrir,

faute de nourriture et je veux leur laisser manger ma part ; c'est pour cela que je fais semblant d'être malade.

Le médecin, après avoir entendu cette confidence, essuya ses yeux et dit : “ Est-ce que tu n'a pas faim ? ”

Joseph.—“ Oh ! oui, Monsieur, mais au moins, je n'ai pas la douleur de voir souffrir autant mon cher papa et mes pauvres petits frères. Si je meurs, mon père aura un enfant de moins à nourrir, et il sera d'autant soulagé.”

“ Admirable enfant ! dit le médecin, en serrant le petit Joseph dans ses bras et le couvrant de baisers ; non, non, tu ne mourras pas. Dieu te béniras et tu vivras pour le bonheur de ton père et de tes petits frères.”

Après avoir ainsi parlé, ce bon médecin courut à sa maison, et en revint aussitôt suivi d'un domestique chargé de provisions. Il fit asseoir à une table le vertueux enfant, son père et ses petits frères.

Jugez du bonheur que goûta ce généreux bienfaiteur en voyant la joie et le bonheur de toute cette famille !

Chers enfants, qui lirez ceci, tout en admirant l'héroïque action d'un de vos semblables, demandez-vous si vos sentiments sont aussi généreux que les siens, si vous êtes capables d'un semblable dévouement ? Si au moins, vous accomplissez vos devoirs journaliers envers vos bons parents. Si non, rougissez et prenez la résolution de réparer le passé par une conduite irréprochable.

Prêtez encore l'oreille, chers enfants, voici un autre exemple encore bien digne de votre admiration. Cette histoire est tirée d'un des ouvrages de l'Abbé Mullois.



Le petit François-Xavier.

Dans un quartier pauvre d'une grande ville, dans une maison délabrée vivait une famille pauvre mais honnête. Elle était composée de cinq membres ; le père, la mère et trois jeunes garçons dont le plus âgé, nommé François-Xavier, avait à peine quinze ans. Ce dernier est apprenti.... Dans l'atelier où il travaille, tout le monde l'aime ; à la maison paternelle, il est comme l'ange et la providence de la famille.... On va voir maintenant ce que lui a fait faire sa piété filiale ou plutôt son amour pour ses parents.

Depuis trois mois, le père de notre jeune apprenti était malade et sans ouvrage ; les petites économies qu'il avait pu faire, s'épuisaient rapidement.... il ne restait plus un sou au logis.

Un soir, à cinq heures, notre jeune apprenti, en rentrant, trouva son vieux père accablé.... sa mère pleurait.... ses deux jeunes frères partageaient les larmes de leur mère!.... Notre jeune homme a bien vite compris le sujet de cette douleur. Il n'y a pas de pain à la maison, et la pauvre mère souffre deux fois, pour elle et ses enfants. Que faire ? Après un instant de silence, notre jeune homme se couvre d'une mauvaise blouse et sort précipitamment, en disant qu'il sera de retour dans deux ou trois heures, qu'il apportera du pain, qu'il sait où en trouver. Il était onze heures quand notre jeune apprenti rentra, avec la moitié d'un pain sous le bras.... Où avait-il trouvé ce qui allait sécher tant de larmes ?.... Il avait ramassé, auprès des maisons et des riches magasins, des débris de chiffons et de papier qu'on y jette le soir.... Dieu bénit son travail, la moisson fut abondante. Il se rendit à une boutique où l'on achetait ces chiffons et les vendit.

Voilà d'où venait cette moitié de pain, qu'il apportait avec tant de bonheur.

Hélas ! il en avait coûté, et beaucoup, à son amour-propre. . . . Mais se rappelant qu'il n'y a rien d'humiliant et de honteux que ce qui offense Dieu, il s'était mis à l'œuvre. . . . Et quelques instants après, il s'endormait heureux de pouvoir se dire : " J'ai soutenu les jours de mon père. . . . J'ai apaisé les douleurs de ma mère. " Pendant tout le temps que dura la maladie de son père, il se soumit à ce travail nocturne.

Nous souhaitons à tous les enfants d'être aussi généreux pour leurs parents que ce jeune homme. Qu'ils n'oublient pas que quand on a un bon cœur, on trouve toujours moyen de faire plaisir à ses père et mère.

Maintenant, pour rendre justice à tous, disons que si les petits garçons sont parfois dévoués jusqu'à l'héroïsme, les jeunes filles ne le sont pas moins quand l'occasion se présente. Oui, la jeune fille est souvent la joie, le bon ange de sa famille ; elle travaille, elle console, elle apaise, elle remplit de joie toute la maison, surtout quand elle n'a pas le goût de la toilette.

La petite Anne.

Une jeune enfant, nommée Anne, avait de très bons parents, mais qui étaient très vifs, qui se querelaient de temps en temps, et qui en venaient même aux menaces. La pauvre Anne souffrait beaucoup de ces scènes, et son petit cœur eut bientôt trouvé le moyen de les faire cesser.

Quand elle voyait son père porté à la colère et sa

mère attiser la querelle par des paroles aigres, elle sautait au cou de son père, couvrait sa bouche de baisers, en lui disant : cher petit papa, ne dis rien pour le bon Jésus, et puis mettant sa petite main sur la bouche de sa mère, lui disait : ma petite maman, regarde donc la croix.

Alors, plus moyen de se quereller, malgré toute la bonne volonté du monde. On la repoussait bien un peu d'abord, puis... puis... on finissait par se réconcilier. Le père embrassait la mère, puis, tous deux embrassaient leur enfant, et la dispute était finie, et tout le monde content.

Au bout de quelques semaines, toute trace de malentendu était disparue et c'était une enfant de cinq ans qui avait opéré ce prodige !

Que d'enfants, s'ils savaient s'y prendre, rendraient de pareils services à leur père et mère.

CHRONIQUE.

Quand, pendant une longue existence, un père a donné à ses enfants l'exemple de toutes les vertus, qu'il s'est appliqué constamment à former leur cœur à la pratique des bonnes œuvres, qu'il leur a inspiré les sentiments de piété, de charité, de dévouement, etc., qui doivent les animer dans toutes les circonstances de leur vie ; si ces enfants ont le cœur bien fait, ils s'attachent à ce père par les liens les plus forts, et quand l'impitoyable mort vient les briser et leur enlever l'objet de leur tendresse et de leur affection, un long et profond soupir s'échappe de leur poitrine oppressée, des larmes abondantes coulent de leurs yeux, et on les entend prononcer des paroles entrecoupées par des sanglots et qui toutes ont pour but de faire l'éloge de ce père. " Il n'est plus celui qui nous affectionnait tant, celui qui nous a donné de si beaux, de si édifiants exem-

ples !.....Pussions-nous, au moins, par reconnaissance, reproduire en nous cet admirable modèle ! ”

Voilà en quelques mots, la scène qui s'est reproduite dans la ville de Québec d'abord, puis dans toutes les paroisses de l'archidiocèse, à la nouvelle de la mort de Monseigneur Charles François Baillargeon. Oui, le 13 d'octobre à 5½ heures de l'après-midi, un père spirituel, qui a consacré sa longue carrière à édifier sa nombreuse famille, par la pratique de toutes les vertus, qui n'a cessé d'instruire, de conduire comme par la main dans la voie du salut, tous ceux qui lui étaient confiés, s'est endormi dans le Seigneur, après avoir béni une dernière fois ceux qui environnaient sa couche douloureuse, et son diocèse. Aussitôt que le glas funèbre eut annoncé ce triste événement à toutes les extrémités de la ville, les enfants de cet illustre défunt poussaient de profonds soupirs, versaient des larmes brûlantes et on entendait répéter partout : il n'est plus, notre bon et pieux Archevêque.....ce père si tendre, si compatissant pour tous les genres de misères et de souffrances. Et ces plaintes trouvèrent de l'écho dans les campagnes les plus éloignées. Et ces louanges étaient sincères et elles faisaient le plus bel éloge de celui qui venait d'être ravi à notre respect, à notre affection et à notre reconnaissance.

Quant à nous, maintenant, que pourrions-nous dire à la mémoire de feu Monseigneur l'Archevêque, qui pût ajouter à la gloire de son nom ? Contentons-nous d'unir notre faible voix au concert d'éloges qui s'élève de toutes parts ; et comme nous craignons de ne pouvoir louer dignement un dignitaire ecclésiastique, un prince de l'Eglise, un père de l'auguste Assemblée du Vatican, plus grand encore par sa simplicité et les hautes qualités qui ornaient son noble cœur que par les titres qui couronnaient son auguste chef, nous nous contenterons d'emprunter quelques-unes des sublimes pensées de l'orateur sacré qui a fait si éloquentement le panégyrique de l'illustre défunt.

M. l'abbé Louis Pâquet s'est plu à faire briller, dans tout son éclat, la profonde humilité de feu Monseigneur Baillargeon. En effet, qui plus que lui sut aimer et pratiquer cette admirable vertu, cette vertu qui les réunit toutes,

et sans laquelle il ne peut en exister de véritables ? Qui ne se rappelle l'avoir vu converser avec ses prêtres, ses ecclésiastiques, avec les enfants même, avec autant de simplicité que si il eut été le dernier de tous ? Il paraissait oublier complètement qu'il fut leur supérieur pour ne se souvenir que de son titre de père.

Qui n'a souvent entendu dire par nos bons cultivateurs, lorsqu'ils avaient le bonheur de le posséder au milieu d'eux, dans ses visites pastorales : " Qu'il n'est pas fier, notre évêque ! ". Et cette parole, dans leur bouche, disait toute l'étendue de son humilité.

Le panégeriste a ensuite fait une peinture de main de maître de l'extrême bonté de Monseigneur Baillargeon. Cette vertu qui marche toujours de pair avec l'humilité, surprenait toujours tous ceux qui avaient des rapports avec lui. Quelques minutes après les obsèques de l'Archevêque, nous rencontrâmes un de nos amis qui était encore sous l'effet d'une profonde émotion, et qui nous dit d'une voix mal assurée : j'ai souvent eu le bonheur d'approcher Monseigneur Baillargeon et même d'avoir de longs entretiens avec lui, et toujours je me suis retiré de sa présence, plein d'admiration pour la noble simplicité, la grande affabilité et l'extrême bonté, dont il paraissait ne pouvoir se départir un seul instant.

Quant à la charité du regretté défunt, il a suffi à l'orateur sacré de rappeler des dates qui ne s'effaceront jamais du souvenir des citoyens de Québec pour la démontrer. L'épouvantable fléau de 1832 celui de 1843 et 1849, les désastreux incendies de 1845 sont là, comme des monuments lugubres mais impérissables du dévouement sans bornes, de l'ardente charité de celui que tous regrettent si amèrement.

Ses autres vertus, son zèle apostolique, son amour du travail, ses mortifications &c., étaient celles d'un Evêque suivant le cœur de Dieu.

Pour mieux faire connaître feu Monseigneur Baillargeon nous regrettons de ne pouvoir mettre à contribution un excellent travail biographique, qui a paru dans le " Journal de Québec." Comme son auteur se propose de le livrer au

public sous forme de brochure, ce serait être injuste à son égard, que de lui soustraire une partie de ses belles pages.

Nous nous contenterons, pour la satisfaction de nos lecteurs de mettre sous leurs yeux les époques les plus saillantes de la vie de l'illustre défunt, que nous empruntons au " Courrier du Canada. "

Monseigneur Charles François Baillargeon est né à l'Isle-aux-Grues, le 25 Avril 1798. Dès son jeune âge, sa vocation pour l'état ecclésiastique se trahit par sa piété..... Ordonné prêtre le 1er juin 1822 par Monseigneur Plessis, il exerça le saint ministère, comme chapelain, à l'église de St. Roch de Québec. A quelque temps de là, il devint successivement curé de St. François, Isle d'Orléans, de l'Angé Gardien et du Château-Richer.

Nommé, en 1831, curé de Québec, il occupa ce poste, jusqu'au 16 mai 1850. A cette époque, il partit pour Rome, en qualité d'agent, de procureur et vicaire-général de l'Archevêque et des évêchés de la Province de Québec. Elu en octobre 1850, coadjuteur de l'Archevêque de Québec, il reçut la consécration épiscopale dans l'église des Lazaristes, des mains de Son Eminence le Cardinal Franson, Préfet de la Propagande, assisté de Monseigneur Hughes, Archevêque de New-York et de Monseigneur de Muzenod, Evêque de Marseille.

Le 11 avril 1855, il prit l'administration de l'Archidiocèse. En 1862, il fit le voyage de Rome pour assister aux grandes fêtes de la canonisation des martyrs du Japon, et à cette occasion, il fut nommé assistant au trône pontifical et reçut de Pie IX le titre de *Comte Romain*.

Le 28 Août, 1867, il prit possession du siège archiepiscopal de Québec et reçut, le 2 février 1868, le *pallium* qui lui fut remis par Monseigneur Larocque, évêque de St. Hyacinthe.

Le 23 octobre 1869, obéissant à l'appel du Saint Père, il partit pour Rome, afin de prendre part au Concile Œcuménique du Vatican. On a encore souvenance des démonstrations de respect qui marquèrent son départ.....

Les fatigues de la traversée, et celles plus grandes encore des longues et nombreuses séances du concile, affaiblirent

tellement sa santé, qu'il fut obligé de quitter Rome, et privé du bonheur de voter le *schema* sur le dogme de l'infailibilité.

Il arriva à Québec, le 9 Mai de cette année, fatigué et brisé par la douleur.....

La divine Providence qui voulait l'élever à la haute dignité de Pontife avait versé dans son âme des dons rares et excellents, il l'avait doué d'un de ces génies heureux qui trouvent dans leur propre fonds ce que l'étude ne peut guère remplacer. A un esprit vif et facile, il joignait au jugement vaste et élevé, un cœur noble, droit et bien-faisant.....

Sa généreuse initiative attira à Québec, les chers frères des écoles chrétiennes.

En 1847, il commença la construction de l'Eglise St. Jean et le 25 Juin 1849, M. le Grand Vicaire Mailloux bénissait ce nouveau temple sur les cendres encore presque chaudes du faubourg St. Jean.

Au retour de son dernier voyage de Rome, il reprit ses travaux apostoliques avec un infatigable courage. Il commença sa visite pastorale dans les premiers jours de juin ; mais obligé de l'interrompre et ployant sous le faix, il fit la confidence de ses souffrances à ses enfants de Charlesbourg.

Quelques semaines plus tard, ses douleurs vives et continues ayant épuisé ses forces, mais non sa patience, il fit connaître sa fin prochaine et demanda à recevoir les derniers sacrements de l'Eglise.....

Quand sa dernière heure a sonné, il était prêt à aller paraître devant son souverain juge.

A cet instant solennel, il avait à son chevet un de ses confrères dans l'épiscopat, et plusieurs prêtres qui ont recueilli pour nous tous, ses adieux, ses souhaits, ses bénédictions et son dernier soupir.....

Les funérailles de Monseigneur l'Archevêque ont eu lieu le 18 du mois dernier, au milieu d'une foule extraordinaire, d'un nombreux clergé de toute la province ecclésiastique de Québec. L'assistance a témoigné de sa profonde douleur par ses larmes et ses sanglots surtout au moment où

L'orateur sacré a adressé ses adieux à ces restes précieux qui allaient disparaître aux regards de tous.

Le vingt du mois dernier une forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir dans toute la province de Québec. On nous dit que dans quelques localités, la secousse a été si violente que de graves accidens s'en sont suivis. Nous ferons connaître ces détails plus tard s'ils sont aussi sérieux qu'on le suppose.

Quant à la guerre, les dernières nouvelles sont favorables à la France. Dans plusieurs rencontres, les prussiens ont été défaits et ont subi des pertes considérables.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

(Suite.)

M. le curé.—Nous avons vu que notre petit Baptiste avait quelques livres à sa disposition ; je vous assure qu'il savait les utiliser, et qu'il consacrait scrupuleusement le temps, que tant de jeunes gens dépensent en veillées inutiles et même dangereuses, à lire et à relire ses volumes et son journal.

A l'âge de quinze ans, on pourrait dire de notre petit bonhomme qu'il avait en partage pas mal d'instruction religieuse et agricole, une grande et bonne volonté, un grand courage, une adresse remarquable, et que sa conduite était irréprochable. De plus, il n'y avait plus à douter que bientôt il pourrait soulager ses jeunes frères et sœurs ainsi que ses vieux parents.

Maintenant, petit Baptiste va nous prouver qu'il est toujours bon d'être l'ami de son curé et de lui faire part de ses projets. Un jour donc, il va résolument frapper à la porte du presbytère, et en apercevant le vieux pasteur qui s'avance vers lui, il tira son chapeau, s'inclina profondément et dit d'un ton respectueux : " Monsieur le curé, pardonnez-moi la liberté que je prends de venir vous demander un conseil ; vous savez que mon vieux père s'est rompu un bras, que ma vieille mère est malade et que nous sommes véritablement pauvres. Malgré que je suis encore petit et faible, je suis forcément le soutien de ma famille. Mais que peuvent quelques sous pour nourrir tant de monde ? " Là, les larmes coupèrent la voix de petit Baptiste, et il garda le silence pendant quelque temps. A cette vue, monsieur le curé aussi se sentit ému, mais il put dire à son petit visiteur : aie courage, mon cher enfant, dis-moi tout. Ces paroles si affectueuses rendirent à notre petit Baptiste la force de continuer en ces termes : " Monsieur le curé, si nous sommes pauvres, vous savez que ce n'est pas la faute de mes parents, qui ont toujours travaillé autant qu'ils l'ont pu ; mais ils avaient à cultiver une terre si ingrate, qu'elle ne leur donnait jamais assez, surtout depuis que la famille est devenue si considérable."

Cependant, Monsieur le curé, je crois que si mon père avait su mieux son métier, il aurait pu tirer un meilleur parti de cette pauvre terre ; car j'ai lu dans mon journal d'agriculture que l'on peut améliorer même les mauvaises terres, et cela au point de leur faire rapporter six à sept fois plus qu'elles ne donnent, sans cela. Voici le projet que m'a fait concevoir cet enseignement : Vous savez qu'à sept ou huit lieues d'ici se trouve un M. Écossais, riche

cultivateur, qui a beaucoup de serviteurs à son service. Si j'allais m'engager chez lui, je pourrais apprendre à bien cultiver, en même temps que je pourrais gagner quelque chose pour soulager mes parents.

Mais, Monsieur le curé, comment, avec ma chétive apparence, pourrai-je me faire accepter par lui, sans une recommandation de votre part ?.....

Le curé répondit : c'en est assez, mon enfant, je te comprends, je loue ton projet, et je vais faire tout en mon pouvoir pour te faire accepter ! Demain, de grand matin, tu te rendras ici, avec tes effets et j'irai te conduire moi-même et donner à ce riche propriétaire, la recommandation que tu mérites.

Notre petit Baptiste partit tout joyeux et après avoir témoigné en termes chaleureux sa plus vive reconnaissance à Monsieur le curé.

Le lendemain, à cinq heures, notre petit homme était au presbytère, et après avoir déjeuné en compagnie de son protecteur, tous deux se mirent en route.

Vers neuf heures, on arrivait chez M. P..... qui se trouvait dans son champ à surveiller ses serviteurs.

Quelques minutes plus tard, le curé et le petit Baptiste étaient en présence de leur homme.

Mais, dit M. P..... qui peut donc vous emmener ici ?

Monsieur, reprit le curé, je viens vous offrir un nouveau serviteur.

— Mais, où est-il ?

— Le voici.

— Mais, c'est un enfant ?

— A la vérité il est encore jeune, il n'a que quinze ans ; cependant je suis sûr que vous n'avez personne de plus actif, de plus intelligent et surtout de plus

consciencieux parmi tous ceux qui sont à votre service. Enfin, mon petit protégé est tel que je suis persuadé qu'après une année ou deux de service, vous lui donnerez le pas sur tous les autres. De plus, je connais votre cœur généreux, et je crois qu'il suffit de vous apprendre que cet enfant est le soutien d'une nombreuse famille pour vous décider à l'accepter.

—Monsieur le curé, reprit M. P....., je sais que vous ne pouvez me tromper ; d'ailleurs, le regard de votre petit protégé m'en dit assez ; je l'accepte, et je lui donnerai, pour commencer, quinze louis, par an ; et si plus tard, il est digne de votre bienveillante recommandation, je le récompenserai généreusement.

Quel beau moment pour petit Baptiste ! Il ne se possède plus de joie. Il se rend aussitôt à la maison de son bourgeois, en compagnie de Monsieur le curé, lui presse affectueusement la main et après l'avoir remercié et lui avoir fait bien des recommandations pour ses chers parents, il change d'habits et retourne aussitôt au champ.

—En le voyant, son maître lui dit : mais déjà ! Il paraît que tu ne veux pas perdre une minute !— Non, Monsieur, je voudrais gagner mon argent et me rendre digne de votre confiance. Si vous avez la bonté de me dire ce que je dois faire, je vais me mettre à l'œuvre.—Son maître le conduisit au milieu de ses autres serviteurs qui étaient occupés à enlever la pierre d'un champ. En apercevant cet enfant si faible, de si chétive apparence, ceux-ci se firent des signes d'intelligence et se mirent à rire. Baptiste s'en aperçut, mais au lieu de se décourager, il semblait se dire : *rira bien qui rira le dernier.*

M. P.... qui savait que l'œil du maître est le meilleur engrais d'une terre, était toujours au

champ et connaissait parfaitement les qualités et les défauts de ses engagés, après quelques mois de service.

Quant au petit Baptiste, à peine le vit-il à l'ouvrage, qu'il comprit que chez lui, l'adresse et l'intelligence suppléeraient à la force. La perfection avec laquelle, il exécutait chaque chose, lui inspira la plus grande confiance.

De jour en jour, Baptiste grandissait dans l'estime de son maître, qui ne cessait de louer sa bonne volonté, son aptitude et son activité.

Voici maintenant un incident qui va changer avantageusement la position de petit Baptiste dans la maison de son maître. Un soir, après une longue journée de travail, petit Baptiste va frapper à la porte du cabinet de M. P. . . . et lui dit timidement : Monsieur, je voudrais écrire à ma bonne maman, mais je n'ai ni encre, ni papier ; pourriez-vous m'avancer ces effets sur mes gages ? — Quoi, reprit M. P. . . . tu sais donc lire et écrire ? — Oui, Monsieur. — Pourrais-tu tenir des comptes, sais-tu les règles ? — Oui Monsieur.

— Tant mieux, mon petit ami, ces connaissances feront ton affaire et la mienne. En attendant prends cette main de papier, ce cornet, ces plumes et écrit une belle lettre à ta chère maman.

Baptiste se retira de la présence de son maître au comble du bonheur, et se promettant bien de mettre ses faibles connaissances à profit pour le soulagement de ses bons parents. Il commença aussitôt à écrire sa lettre que je vous ferai connaître demain.

Les habitants. — Monsieur le curé, quel beau modèle, vous nous mettez sous les yeux ; vous avez bien raison de nous dire que plus on le connaît, plus on l'aimerait. Dès aujourd'hui, on l'admire.

Aussi quelle bonne fortune pour lui d'avoir eu un si bon curé et d'avoir mis toute sa confiance en lui.

M. le curé.—Vous êtes donc satisfaits du choix que j'ai fait de ce sujet ?

Les habitants.—Monsieur, vous ne pouviez mieux choisir.

RECETTES.

Mes bons amis, suivant la promesse que je vous ai faite, voici une nouvelle recette : on a souvent besoin de nettoyer les étoffes ordinaires et mêmes celles qui sont plus précieuses. Voici un moyen facile de faire cette opération. On fait détremper de la terre glaise dans un peu d'eau, pendant un quart d'heure. Pour dégraisser un habillement complet en étoffe, deux livres suffisent dans une pinte d'eau. On répand cette espèce de purée sur le vêtement placé dans un baquet ou une cuvette ; on ajoute peu à peu de l'eau à mesure qu'elle est absorbée, puis quand l'étoffe est bien imprégnée, sans être noyée dans le liquide, on agit comme s'il s'agissait d'un savonnage. Ensuite, on rince à grande eau, et l'opération est terminée et elle rend à l'étoffe l'apparence et les nuances du neuf.

PAIN ET FROMAGE.

I.

A TABLE.

Il était cinq heures du soir, et les officiers de la garnison arrivaient, les uns après les autres, dans le salon du général Bruni. Le matin, au Champ-de-Mars, on avait passé la revue, exécuté les grandes manœuvres; un joyeux banquet allait couronner la journée.

Le général était un vieux soldat, de manières un peu rudes, mais, au fond, âme tendre et cœur dévoué. Il tournait et retournait au milieu de ses officiers comme un grand-père au milieu de ses petits-enfants.

--Capitaine, disait-il à l'un, vous avez une fameuse compagnie: elle avance, se déploie, se replie avant tant d'unité et de souplesse, qu'on dirait un serpent de feu.

—Licutenant, ajoutait-il en s'adressant à un second, dites à vos grognards que je les ai vus à la charge; ils sont le type du vrai soldat.

Cependant, il était l'heure du dîner, et le général, s'arrêtant au milieu d'un groupe d'invités qui se tenaient dans l'embrasure d'une fenêtre, jeta dans la rue le bout de cigare qu'il roulait entre ses doigts, puis, tirant sa montre, il la fixa du regard.

—Bon! fit-il avec un léger accent d'impatience; dix minutes de retard! Aujourd'hui, Bertino se fait bien attendre.

Il n'avait pas achevé sa phrase que la porte s'ouvre à deux battants, et un domestique, annonce:

—Monsieur le général est servi!

L: général ouvre la marche et, posant familièrement la main sur l'épaulette d'un jeune officier, il lui dit tout bas à l'oreille: mon ami, je vous ai placé à ma droite.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que l'action était chaudement engagé à tous les points de la table. C'était un cliquetis de verres, un grincement de fourchettes, un claquement de mâchoires, un combat à outrance livré aux chefs-d'œuvre culinaires de maître Bertino, sans grâce ni quartier; seulement, au lieu du sang, c'est le vin qui coulait, au milieu d'un feu croisé de bons mots et d'éclats de rire.

Tout-à-coup, le général, qui tenait le bout de la table, met tant la main dans son gousset pour prendre un cure-dents s'aperçoit que sa montre a disparu.

Il fouille dans ses poches, il tâte à gauche, il tâte à droite inutilement. Se tournant alors vers le capitaine assis à sa gauche : — Parbleu, lui dit-il, je n'ai plus ma montre !

— Général, vous l'avez oubliée aux colonnes de votre lit. Il y a quelques jours, pareille chose. . . .

— Je vous dis que non ! Je la tenais il n'y a qu'un instant ; je ne perds pas la tête. Eh ! major, ne vous rappelez-vous pas m'avoir vu consulter ma montre à la fenêtre du salon ?

— C'est vrai.

— Et vous, lieutenant ?

Je m'en souviens parfaitement.

— En vérité, je m'y perds. . . nous sommes tous militaires, officiers. . . mais enfin la chose parle d'elle-même ; ma montre était là, dans ce gousset, il n'y a pas dix minutes. . . et elle n'y est plus.

Les invités, stupéfaits, s'interrogeaient du regard, et nul ne pouvait s'expliquer le mystère. Le capitaine qui était à la gauche du général, se lève, et d'un air moitié plaisant et moitié blessé :

— Je ne voudrais pas, dit-il, que le moindre soupçon planât sur ma personne. Si je me trouve à côté de notre général, ce n'est point pour me permettre une plaisanterie de si mauvais goût. — Et, en parlant ainsi, il prend ses poches et les retourne les unes après les autres, de bout à fond.

— Ni moi, dit un voisin.

— Ni moi.

— Ni moi.

Et chacun, suivant l'exemple du premier, retourne ses poches et les secoue afin de se disculper d'un soupçon injurieux. Le général était debout comme pour se fouiller avec plus de soin ; mais il suivait de l'œil cette revue d'un nouveau genre. Cependant, en voyant la tournure que prenait l'affaire, il voulut sourire et changer la chose en plaisanterie, comme quelqu'un qui regrette des paroles amères échappées dans un moment de surprise.

Il ne restait plus que le jeune officier que le général avait fait asseoir auprès de lui. Son tour était venu de subir l'opération ; mais il changea de visage, une vive rougeur altéra son front. Il se fit un profond silence ; tous les regards étaient fixés sur lui. Il s'excusa en peu de mots, protestant qu'il ne saurait dire où était la montre.

Le général sentit la respiration lui manquer. On eût dit que la foudre venait d'éclater au milieu de cette société naguère si joyeuse ; les convives n'échangeaient plus entre eux que des monosyllabes ; ils osaient à peine se regarder.

On ne servit ni le café ni les liqueurs ; la boîte aux cigares ne parut point. Il tardait à chacun, et au général plus qu'à tous les autres, d'en finir, d'aller respirer le grand air et de causer un peu de cette inexplicable aventure. La séance fut donc levée, et le malheureux Liofred, (c'était le nom de l'officier), devint l'objet de toutes les conversations. Des groupes se formèrent dehors et l'on se communiquait à voix basse toute sorte de réflexions.

— Pour ma part, disait l'un, je ne le crois pas capable d'une action déshonorante.

— Qui sait ? reprenait un autre, peut-être a-t-il des dettes, et les dettes suggèrent toujours de mauvais conseils.

— Bah ! ajoutait un troisième, ce serait de la folie ; cela n'est pas, cela ne peut pas être !

II

QUI ÉTAIT LIOFRED.

Liofred était un jeune homme de vingt-six ans. Issu d'une famille noble, bien fait de sa personne, haut de taille, distingué dans les manières, il était du petit nombre de ceux à qui la nature semble avoir prodigué toutes ses faveurs.

Il avait le front large et le regard serein ; son visage brillait de toute la fraîcheur de la jeunesse. Rien n'était vulgaire en lui, si ce n'est peut-être deux longues moustaches noires qui ombrageaient ses lèvres, et auxquelles il semblait tenir.

S'il possédait les avantages du corps, il était plus riche encore des qualités de l'âme. La franchise, la loyauté, le désintéressement, le sens délicat de l'honneur, tels étaient les trésors dont le ciel l'avait doté.

À l'école militaire, nul n'égalait son habileté à gouverner un cheval ou à manier l'épée. Il passait pour un jeune homme instruit et s'était fait particulièrement un nom dans les mathématiques. Aussi, à peine entré au corps s'était-il concilié l'estime et la sympathie de tous. C'est qu'il n'essaya jamais de trancher du grand et de se donner un cachet d'originalité. Excellent compagnon, il ne fuyait ni les amusements, ni la société de ses collègues ; mais il n'avait garde d'imiter leurs

folies. Jamais il n'avait mis les pieds dans un théâtre ou dans une salle de bal. En revanche, il consacrait chaque jour quelques heures à l'étude. Son genre de vie n'était ignoré de personne, et, tout en le raillant quelquefois, ses camarades ne l'en estimaient pas moins et professaient pour lui en secret une véritable admiration.

(A continuer.)

ANNONCE.

UN de nos agents de Montréal, M. Pierre Picard, a en mains un riche assortiment d'ornements d'église, de tableaux, de livres d'écoles, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix excessivement réduits, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.

CONDITIONS :

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que D'UN ÉCU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressées au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme.

☞ Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité, nous rendra les mêmes services.